

Les **déclics** qui ont **changé** sa **vie**

L'absence du père, qui l'a amené à se sentir différent des autres enfants.

Des humiliations subies à l'école, provoquant en lui une révolte qui le fait s'écrier à douze ans : « Vous verrez, un jour je passerai à la télé ! »

La décision de tout quitter pour monter tenter sa chance à Paris, alors qu'il est déjà installé dans l'existence, avec femme et enfant.

Sa certitude que face à « l'immense escroquerie » qu'est la vie, il faut simplement rester soi-même et ne pas trop se poser de questions...

Ses confidences

L'entretien avec PATRICK SÉBASTIEN constitue bien sûr un moment à part, intime.

D'abord, parce que c'est au contact de son immense générosité que j'ai eu à mon tour l'envie de transmettre.

Ensuite, parce que quelques semaines seulement avant de nous retrouver dans son bureau (où trône le portrait de FRÉDÉRIC DARD) pour *Déclics de Stars*, nous étions côte à côte sur les plateaux de télévision pour animer les prime time de *La Télé de Sébastien*. De fabuleux moments de complicité, encore très frais dans nos mémoires respectives...

Comment vas-tu mon Rémi ?

Bien Patrick, et toi ?

Très bien.

Je suis très touché que tu aies accepté de me parler des virages de ta vie, parce que je sais que certains d'entre eux ont été particulièrement délicats à négocier...

Si mon expérience peut être utile à d'autres...

Je le crois, c'est en tout cas le but de ce livre. D'ailleurs, si tu es d'accord, j'entre tout de suite dans le vif du

sujet... Quelles sont les plus anciennes images de ton enfance ?

Une carte postale de Noël d'un petit village où la neige fait le tour des toits qui fument et où il fait bon à l'intérieur des maisons. J'ai cette image-là en tête et je ne sais pas pourquoi. Mais je crois que ce dont je me souviens avant tout, c'est d'une feuille d'arbre, une de ces feuilles qu'on dessinait à l'école. J'ai en mémoire une représentation très précise de la feuille de platane que la maîtresse nous demandait de reproduire et de peindre au moment de l'automne ; je revois de magnifiques couleurs pourpres... Autre vrai souvenir d'enfance : une classe de maternelle, un plumier et un encrier sur une petite table en bois. Voilà, comme ça, à brûle-pourpoint, les quelques flashes qui me viennent spontanément à l'esprit. Sans oublier un truc qu'on appelait chez nous le « frotte à l'ail », du pain frotté avec de l'ail et du fromage blanc ; c'était notre goûter, ça remplaçait le chocolat que nous n'avions pas... *(Il s'interrompt un instant.)* Maintenant que je repense à cette période, je pourrais aussi te parler d'une foule d'autres images qui ressemblent à du MICHELET ou du PAGNOL : des fermes avec des cochons, des vaches et des poules, une maison dans laquelle il fait froid et où la seule façon de se réchauffer est de se blottir sous le duvet, la boutique du marchand d'électroménager où je passais des heures à regarder la télé...

*Il ne s'agit pas uniquement d'images d'enfance
heureuse...*

J'ai été élevé chez ma grand-mère jusqu'à l'âge de huit ans et je garde de toute cette période un souvenir extraordinaire. C'était un bonheur total, j'étais entouré d'énormément d'amour...

**« Papa est un mot
que je ne peux pas prononcer. »**

Pourquoi vivais-tu chez ta grand-mère ?

Parce que contrairement aux autres gosses de ma classe, je n'avais pas de père. Et ma mère bossait à l'usine ; elle devait faire chaque jour plus de vingt kilomètres à vélo pour aller travailler, vingt kilomètres avec des dénivelés importants... Alors c'est ma grand-mère qui s'est pour ainsi dire occupée de moi durant les premières années de ma vie. Elle, mes quatre tantes et mes deux arrière-grands-mères ; j'ai été élevé dans un entourage presque exclusivement féminin. Le seul homme était mon grand-père, que l'on surnommait Jésus.

Pourquoi ce surnom ?

D'une part parce que mon grand-père ouvrait toujours ses bras en grand, d'autre part parce que pendant la guerre, alors qu'il était boulanger, il avait donné presque tout son pain aux maquisards, ce qui l'a d'ailleurs conduit à la faillite. Son employé est

devenu le patron de la boulangerie et mon grand-père est devenu l'employé de son ancien employé...

Tu évoques ton grand-père et les femmes qui t'ont entouré dans ta jeunesse... Peux-tu aussi me parler de l'absence de ton papa...

Pas l'absence de mon « papa », mais l'absence de mon « père » ; la nuance est importante pour moi... Le mot « papa » est un mot que je n'aime pas.

Pourquoi ?

Parce que je ne l'aime pas.

À cause du caractère « filial » qu'il induit ?

Oui, certainement... Même l'homme qui m'a élevé par la suite et que j'aime énormément, je ne l'ai jamais appelé « papa ». Et je ne l'appellerai jamais ainsi. C'est un mot que je n'arrive pas à prononcer et par extension, je n'arrive pas non plus à dire « maman ». Ma mère, je l'appelle par son petit nom : Dédé.

« À douze ans, j'ai péché un câble et j'ai dit : un jour, vous verrez, je passerai à la télé. »

Comment as-tu vécu cette absence de père dans tes jeunes années, à l'école par exemple ?

J'étais un bâtard, ce qui avait un sens très fort à l'époque. J'en ai d'ailleurs pris conscience tout de suite,

parce que les regards portés sur moi étaient différents ; j'avais l'impression d'être constamment montré du doigt, j'encaissais aussi pas mal d'humiliations... Je me souviendrai par exemple toute ma vie des débuts d'année scolaire où les profs faisaient systématiquement remplir aux élèves une fiche de renseignements. Ils m'engueulaient à chaque fois : « Pourquoi vous n'avez pas rempli les cases *nom du père* et *profession du père* ? » ou alors « Pourquoi vous indiquez que votre mère porte le même nom que vous, vous vous êtes trompé... » C'était vraiment cruel...

Et avec les autres enfants ?

Ce n'était pas mieux. Je me rappelle d'un jour où plusieurs gamins de mon âge m'ont coincé dans un coin et m'ont tabassé en me disant : « Essaie donc de te plaindre à ton père, t'en n'as pas. » Cet épisode m'a marqué à un point terrible... Et puis, j'avais toujours un truc de retard sur les autres : j'étais à pied, ils circulaient à vélo, j'étais en vélo, ils roulaient en mobylette... À douze ans, j'ai pété un câble et j'ai dit : « Un jour, vous verrez, je passerai à la télé. » Même si j'avais lancé ça en l'air, comme une boutade et sans le penser vraiment, dans ma bouche ça signifiait : « Vous verrez, un jour, je serai reconnu, accepté... » Et je suis convaincu que ce qui m'est arrivé ensuite est en partie dû au rejet que j'ai ressenti dans mon enfance...

Tu considères que le Patrick qui réussit brillamment aujourd'hui sur les scènes et les plateaux de télé n'aurait pas existé sans les brimades reçues par le petit Patrick d'il y a quarante ans ?

Je pense même que tous mes comportements d'aujourd'hui, le fait par exemple de me mettre systématiquement en marge, sont dus au fait que j'ai été marginalisé pendant ma jeunesse et mon adolescence. Et aujourd'hui, dès qu'on me demande de penser comme la majorité ou d'agir comme elle, c'est moi qui fais un rejet ! Je repousse instinctivement tout ce qui est majoritaire : une idée, une mode...

Je reviens un instant à ton père... As-tu recherché des explications sur son absence ? As-tu par exemple questionné ta mère à ce sujet ?

Ma mère m'a révélé le nom de mon géniteur. Aujourd'hui, si je le voulais, je pourrais faire des analyses ADN pour avoir la confirmation de cette paternité. Mais je refuse de me lancer dans cette procédure...

Pour quelle raison ?

Parce que j'ai vécu cinquante-trois ans sans cette certitude et que je me suis construit comme ça, sans savoir... Si demain, j'acquerrais l'assurance absolue que cet homme est mon père, je ne serais plus vraiment tout à fait moi, je crois que je deviendrais fou...

Je ne veux en aucun cas remettre en cause l'identité que je me suis forgée...

« J'ai tout laissé et je suis monté à Paris
en suivant mon instinct. »

Et tu l'as bâtie comment ton identité ?

Si j'avais eu des parents notables, j'aurais eu des livres à la maison, une bibliothèque où j'aurais pu piocher parmi les grands classiques et les meilleurs écrivains. Mais je n'avais rien de tout ça, juste trois disques d'accordéon qui traînaient chez moi et quelques albums de variété que j'écoutais chez mon oncle et ma tante. Je louais aussi des dizaines de disques d'humoristes au foyer culturel... En fait, je suis tombé amoureux de tout ce qui était léger et me permettait de rire et de rêver ; le cirque par exemple. Sans doute parce que j'avais besoin de fuir mon quotidien et de m'évader, comme c'est le cas pour beaucoup de gens aujourd'hui. Toutes ces personnes qui galèrent, qui triment, qui se forcent à faire un boulot qu'elles n'aiment pas mais qu'elles doivent subir parce que c'est ça ou crever la dalle...

*C'est en écoutant les disques d'humoristes que tu as
décidé de faire rire à ton tour ?*

Je n'imaginai pas du tout faire un métier dans le rire, je voulais devenir prof de lettres ! Je voulais surtout être riche, mais c'était tellement loin pour moi... Je

me disais que ce n'était pas possible que je le devienne un jour et je me voyais avec un petit boulot pénard, ce qui s'est d'ailleurs produit. Je me suis retrouvé à dix-sept ans avec ma femme, mon gosse et mon petit appartement ; je bossais, je jouais au rugby et j'allais à la pêche... Pour moi, c'était bouclé, installé sur des rails, je ne pouvais pas prévoir une seule seconde ce qui s'est passé ensuite. À tel point que j'ai l'impression que je me suis endormi et que je vais me réveiller demain matin en constatant que rien de tout ça n'est arrivé... Pour revenir à ta question, j'ai commencé à faire des imitations du GÉNÉRAL DE GAULLE et d'ADAMO, pour amuser les copains... Et ça fonctionnait assez bien, mes potes riaient beaucoup. Alors je me suis dit : « Pourquoi ne pas essayer à Paris ? » Et j'y suis monté avec la conviction que j'allais redescendre peu de temps après...

Mais tu avais un travail, un foyer, des obligations à assumer...

J'ai tout laissé et je suis parti ! Quelque chose me guidait, me poussait dans ce sens... Quelque chose de fort qui me parlait tout au fond de moi et me disait de tenter ma chance... J'ai pris mon train avec l'espoir de faire du cabaret ; j'ai suivi mon instinct. Je ne cherche pas à disséquer davantage le pourquoi du comment de cette décision. À un moment de ma vie, j'ai essayé d'analyser, mais ça m'a pris la tête. Comme m'avait dit un jour mon prof de philo : « Il ne faut pas vivre pour penser, il faut penser à vivre. » Il avait

entièrement raison : pendant qu'on cherche, on ne vit pas...

Alors sans analyser outre mesure, sais-tu ce qui t'a attiré vers l'humour et la scène ?

Mais je ne sais pas faire autre chose ! *(Il réfléchit quelques instants.)* Plus sérieusement, il y a un confort qui me plaît, le fait que ça corresponde à mes rêves de gosse, le fait aussi que ce soit un loisir plus qu'un métier, un peu comme des vacances permanentes... En même temps, il ne faut pas raconter d'histoires : c'est un job très difficile, contraignant, qui ne supporte pas l'à peu près. C'est le public qui te juge et si tu lui proposes un spectacle mal ficelé, il ne te le pardonne pas. La scène, la chanson, le divertissement, la télévision, ça exige un énorme investissement pour être au point...

**« Mon seul but, c'est de continuer à avancer
sur le chemin que je me suis promis
de suivre à seize ans. »**

C'est pour cette raison que tu es un boulimique de travail ?

En partie. Et c'est aussi pour ne pas gamberger. Si je ne me jetais pas à corps perdu dans le boulot, je crois que je me foutrais par la fenêtre... *(Il s'interrompt un moment.)* Je suis terriblement déçu par la vie ; c'est une gigantesque connerie, une immense escroquerie,

la vie. On chope des microbes, on souffre de chagrins d'amour, on passe du temps à se battre pour exister ou pour survivre. Et puis, l'humanité est absolument dégueulasse ! Quand tu vois ce que les hommes sont capables de faire : la cruauté et l'égoïsme avec lesquels ils agissent, l'inconscience et la constance dont ils font preuve pour couper la branche sur laquelle ils sont assis... C'est pour ça que comme mon père spirituel, FRÉDÉRIC DARD, je n'ai pas peur de la mort, mais de la vie ! C'est la vie qui m'effraie, alors que la mort ne m'impressionne pas ; parce que lorsque le corps s'éteint, il n'y a rien derrière. C'est d'ailleurs la plus belle des justices sociales...

Pour quelqu'un qui dépense une grande énergie à amuser les autres, tu as une vision très pessimiste de l'existence...

Comme tous ceux qui en ont pris un jour plein la gueule et qui ont fini par acquérir la certitude que la vie est dérisoire... Prends la phrase de chevet de FRÉDÉRIC DARD, qui se trouve être aussi la mienne : « Je suis un vieux fœtus blasé, ma vie m'aura servi de leçon, je ne recommencerai jamais... » On ne peut pas dire que ce soit une maxime très drôle ; or, quand tu t'immerges dans l'univers de FRÉDÉRIC DARD, tu plonges dans la rigolade des SAN ANTONIO, la gauloiserie, la paillardise et l'humour de BÉRURIER... Regarde aussi GUY BEDOS, dont je me sens très proche : il se décrit lui-même comme un type « insolable et gai »... Tous ces mecs sont faits dans le

même moule ; ce qui les caractérise, c'est à la fois une immense générosité et un gigantesque pessimisme lucide. Et c'est pour ça qu'ils broient souvent du noir...

Lorsque tu parles d'en prendre plein la gueule, tu fais référence à quelles épreuves ? L'absence de ton père, le décès de ton fils... ?

Les deux sont des marques indélébiles. Tu peux toujours te dire qu'il y a des personnes qui endurent des peines pires que la tienne : perdre deux enfants, perdre ses parents.... Tu peux aussi te convaincre qu'il y a d'autres douleurs terribles, physiques : quand tu perds la vue, que tu te retrouves amputé d'une jambe, ou des deux... Mais la souffrance liée à la perte de ton fils, tu ne la surmontes pas ; tu vis avec en essayant de l'enfouir au plus profond de toi et de l'apprivoiser comme tu peux, c'est tout. C'est du moins ma théorie. Je sais que les pys conseillent plutôt l'inverse : faire ressortir les choses ; pas moi. Il y a des questions pour lesquelles on n'obtiendra de toute façon jamais de réponse, alors autant arrêter de se les poser...

« Ce sont les tartes que tu prends dans la gueule qui sont les plus bénéfiques, car elles te permettent ensuite de t'adapter à toutes les situations. »

Dans ce vécu très pesant, reste-t-il quand même un peu de place pour les rêves ?

Je n'ai pas de rêves. Mon seul but, c'est de continuer tant bien que mal à vivre ce qu'il me reste à vivre et d'avancer sur le chemin que je me suis promis de suivre lorsque j'avais seize ans. Mon regard sur le monde, la politique, la gloire, le fric, les hommes et les femmes, n'a d'ailleurs pas bougé d'un millimètre. Aujourd'hui, à cinquante-trois ans, je pense exactement la même chose qu'à seize ans. Et j'ai toujours les mêmes incertitudes sur plein de trucs...

La télévision et la notoriété ne t'ont pas changé du tout ?

Mon quotidien est modifié, il est évidemment plus confortable qu'avant ; et le confort, quand tu as grandi sans rien, c'est extrêmement appréciable... Toute mon enfance, j'ai rêvé d'une maison à moi, parce que mes parents étaient locataires et que j'ai toujours eu l'impression d'habiter chez les autres. Alors, lorsque j'ai pu acheter ma maison, je me suis dit : « Ça y est, là, je suis enfin chez moi. » Ça oui, c'est nouveau ! Mais sur le fond, la télé et la notoriété n'ont strictement rien changé ; gamin, si j'avais croisé BRIGITTE BARDOT, j'aurais ouvert des yeux immenses et si je la croise demain, j'ouvrirai les mêmes yeux admiratifs...

Pour clore cet entretien, en te fiant à tout ce que tu as pu emmagasiner comme expériences de vie, quel

message as-tu envie de faire passer aux jeunes qui liront ce livre ?

Il faut que les gamins se fassent violence, affrontent et assument leur quotidien pour s'en sortir : la vie c'est la plus belle fac du monde ! Ce sont toutes les tartes que tu prends dans la gueule qui sont les plus bénéfiques, parce qu'elles te permettent ensuite de t'adapter aux situations que tu rencontres... Ce que tu apprends sur les bancs de l'école, c'est important ; ce que tu apprends dans les livres, c'est important aussi... Mais l'essentiel, c'est de faire sa cuisine soi-même et de savoir s'adapter. Le mec qui apprend à s'adapter, il s'en sortira toujours dans la vie.

*Faire sa cuisine soi-même, c'est donc ta recette de vie ?
Sans jeu de mots...*

Oui. Être soi-même, ne pas essayer d'être quelqu'un d'autre. Et faire confiance à son instinct, se laisser guider par lui parce que c'est notre allié le plus sûr, à tous autant que nous sommes. Et aussi se méfier des ennemis, de ceux qui nous poussent à devenir ce que nous ne sommes pas, qui voudraient nous entraîner parce que ça les arrange sur un chemin qui n'est pas le nôtre, contre nature... Ceux-là, il faut s'en méfier comme de la peste.

Il ne
fait pas
faux penser,
il faut penser
à vivre

~~Sébastien~~

1953 - ?